

Logique

Introduction Rapide

NATURE DE LA LOGIQUE

La logique, de λογικός, *rationnel*, c'est la science rationnelle, l'épistèmè logikè, la science de la raison, la science qui concerne notre faculté d'apprendre. Nous avons besoin d'une *rationnelle* de la sorte, mais pas d'une *stomacale*, ou d'une *visuelle*. Parce que notre volonté a une certaine prise sur notre raison, comme sur elle-même et sur nos mains, mais pas sur notre estomac ou sur notre vue. Les opérations des premiers ne sont pas complètement fixées par la nature comme celles des seconds. Nous pouvons *apprendre à apprendre*, comme nous pouvons apprendre à marcher avec plus d'élégance et d'efficacité, et à chanter plus juste. Comment ? en réfléchissant sur ce que nous faisons spontanément et en discernant l'efficace de l'inefficace. Étudier la logique, s'initier à la logique, c'est se mettre à découvrir de manière plus technique comment apprendre. C'est plus large que ce qui vient spontanément à l'esprit quand on utilise le mot 'logique' couramment, où on pense seulement à l'une des conditions à respecter pour bien avancer dans la connaissance : être cohérent, rigoureux.

Cela devient important quand on se met à s'intéresser à des choses plus difficiles à apprendre. De même, un cours de marche — comme mannequin ou comme alpiniste — prend son importance quand on a besoin de marcher dans des conditions plus difficiles qu'à l'ordinaire. Ou un cours de musique, quand on se met à s'intéresser à des morceaux plus difficiles à exécuter. On ne prend pas un cours de mannequin ou d'alpinisme si toute la marche qu'on fait, c'est de se rendre à son travail et de revenir à la maison, ou de se rendre à son auto. Ni un cours de chant, si tout le chant qu'on fait est de fredonner dans sa douche. De même, on ne suit pas un cours de logique, si tout l'usage qu'on fait de sa raison est de choisir son menu au repas ou de classer ses bas dans sa commode. On suit un cours de logique quand on a des ambitions intellectuelles plus élevées, quand on s'intéresse à la philosophie, par exemple, et qu'on veut vraiment mener une vie intellectuelle féconde.

On a besoin alors, pour bien effectuer ce qui dépend de nous dans les opérations de notre raison, d'être conscient de celles-ci et de leurs exigences. Il y a trois types d'opérations à exécuter pour connaître : former ses *concepts* en les abstrayant de l'observation sensible, en user pour *juger* de leur adéquation à représenter les sujets auxquels elle s'intéresse, puis s'appuyer sur les premiers de ces jugements pour parvenir à d'autres, ce qui s'appelle *raisonner*. C'est surtout dans l'exécution du raisonnement que nous risquons de nous égarer et que nous avons besoin d'assistance logique.

RAISONNEMENT

Qu'est-ce donc que raisonner ? C'est la démarche normale de la raison, d'où le nom. Comme dans le cas de la marche physique, cette marche intellectuelle se fait en s'appuyant sur la connaissance où on en est déjà, en vue de passer à une nouvelle. On ne peut donc comprendre la nature du raisonnement que si on sait un peu ce que c'est connaître et comment on exprime la connaissance qu'on a.

A. Connaissance

Ce qu'on connaît, on l'exprime dans une phrase. Une phrase d'un type particulier : pas un souhait, une interpellation, une prière, un ordre ou une interrogation, mais une énonciation : un attribut qu'on joint à un sujet pour dire qu'il exprime bien sa nature ou quelque'une de ses caractéristiques. Par exemple : « L'homme est un animal raisonnable », « La neige est blanche ». Dans la mesure où le sens de cet énoncé se conforme à la réalité, il est vrai, sinon il est faux.

B. Raisonnement

a) Connaissance immédiate et médiate

Pareil énoncé traduit généralement une vérité que l'on connaît immédiatement, c'est-à-dire sans avoir besoin de plus que d'en comprendre le sens pour juger qu'il est vrai. Si je sais de quoi on parle en nommant la 'neige', et de quoi il retourne en prétendant qu'elle est 'blanche', j'ai tout le nécessaire pour juger qu'il est vrai que « la neige est blanche ». C'est une *évidence*.

Mais tout énoncé n'est pas aussi évident. Parfois, il me vient à l'esprit d'accoler un attribut à un sujet, je comprends le sens de cette composition, mais je ne peux pas tout de suite me décider sur sa vérité. Ce projet d'énoncé se présente comme une *question*. Par exemple : « Tout mensonge est-il mauvais ? » Je dois alors me rabattre sur les jugements que j'ai déjà portés auparavant, dont je connais déjà la vérité, et en trouver dont découlerait comme une conséquence nécessaire que mon nouvel énoncé est vrai, ou qu'il est faux.

b) Raisonnement, argument, syllogisme

Enraciner ainsi un nouveau jugement en d'autres déjà connus, comme leur conséquence, voilà ce qu'est *raisonner*. Pour cela, on peut aussi appeler cela 'argumenter', car on rattache alors quelque chose d'obscur, pour y voir mieux, à quelque chose de brillant ('argos', en grec), d'assez lumineux pour être vu directement. Ou 'syllogiser', car il s'agit de recueillir ensemble ('léguein sun', en grec) des énoncés déjà connus pour en saisir un nouveau comme leur conséquence.

On appelle les énoncés déjà connus sur lesquels on se base des *propositions* (de 'pre ponere', *mettre avant*, en latin) ou des *prémisses* (de 'mittere pre', *envoyer en avant*, en latin). Et conclusion (de 'claudere con', *enfermer ensemble*, en latin) le nouvel énoncé auquel on parvient, la nouvelle connaissance qu'on confirme ainsi.

Un raisonnement, ce pas normal de notre raison, constitue donc une *conséquence* d'un *antécédent* (cette connaissance antérieure exprimée dans des propositions) à un *conséquent* (cette conclusion où on attache un nouvel attribut à un sujet, ou où on l'en sépare). Bien sûr, il s'agit là d'ordre logique ; l'ordre grammatical inverse souvent les choses : la conclusion peut s'énoncer en premier, suivie des propositions sur lesquelles elle s'appuie. Par exemple : « Non, tout mensonge n'est pas mauvais, car certains mensonges sauvent des vies », où le premier énoncé présente la conclusion, en réponse à la question soulevée plus tôt, alors que le second énoncé présente la proposition dont on tire cette conclusion. Pour donner un exemple plus sérieux : « Oui, tout mensonge est mauvais, car il va toujours contre nature. »

Pour bien saisir à quoi tient la conséquence, on a besoin d'analyser plus en profondeur les raisonnements. Ils sont, globalement, formés de deux propositions dont découlent une conclusion :

Ce qui sauve la vie n'est pas mauvais	Tout ce qui va contre nature est mauvais
Quelque mensonge sauve la vie	Tout mensonge va contre nature
Donc, quelque mensonge n'est pas mauvais	Donc, tout mensonge est mauvais

Plus précisément, on constate que la conclusion est faite de deux termes : un sujet et un attribut entre lesquels se passe la démarche de la raison, qui sont comme les termes de la question : « Est-ce que tout mensonge est mauvais ? » On hésite sur l'attribution à faire et on a besoin de s'en référer à autre chose qu'on connaît déjà pour en tirer la réponse.

Cet 'autre chose' devra à la fois concerner ce sujet et cet attribut – une connaissance qui porterait tout à fait sur autre chose ne pourrait aider – et aussi sur autre chose, puisqu'à simplement regarder le mensonge et le mal, on n'arrive pas à se fixer sur leur rapport. 'Mensonge' et 'mauvais' sont comme les *termes extrêmes* de l'argument, mais il faut aussi un *moyen terme* dont le rapport connu à chacun de ces extrêmes permettra de juger de leur rapport entre eux. On distingue les extrêmes comme les termes *majeur* et *mineur*, en référant à leur dimension universelle, c'est-à-dire à leur capacité comparée de s'attribuer à autre chose pour le faire connaître. 'Mauvais' est ici le terme majeur, étant plus universel, plus général, capable de faire connaître bien plus de choses que 'mensonge', le terme mineur donc. On prend ainsi conscience qu'il faut deux prémisses : une *prémisse mineure*, qui exprime l'attribution du moyen terme au terme mineur, et une *prémisse majeure*, qui exprime l'attribution du terme majeur au moyen terme. Dans le vif d'un échange, on ne mentionne pas nécessairement les deux prémisses, mais elles font toujours partie intégrante de l'argument, du mouvement de la raison vers la connaissance nouvelle que comporte la conclusion.

c) Nerf et Figure

Une conséquence, c'est le lien nécessaire entre deux choses : un antécédent dont la présence oblige celle de son conséquent. Nous sommes maintenant prêts à comprendre ce qui fait le nerf d'un raisonnement, ce qui, une fois connues les prémisses, *oblige* la vérité de la conclusion. Cela tient à la toute première vérité que nous apprenons : l'être et le non-être ne sont pas compatibles. On ne peut pas exister et ne pas exister en même temps et sous le même rapport. Plus simplement, 'oui' n'est jamais 'non'. En somme, ce qu'on dit dans les prémisses contient ce qu'on dit dans la conclusion en puissance assez prochaine pour les prémisses ne puissent pas être vraies sans que la conclusion le soit aussi.

On peut énoncer ce principe de non-contradiction avec des mots appliqués à la situation du raisonnement ; c'est ce qu'on appelle traditionnellement le principe « dici de omni vel de nullo » : un attribut qui convient universellement (c'est-à-dire sans exception) à un sujet convient aussi à un second sujet auquel convient le premier sujet. Et la contrepartie négative : un attribut qui ne convient à un sujet en aucun cas ne convient pas non plus à un second sujet auquel convient le premier.

1^{ère} figure : l'argument parfait, i.e. manifestement valide

Cette distribution d'attributions entre trois termes détermine ce qu'on pourrait appeler la *face* normale d'un argument. Comme on reconnaît une figure humaine à ce qu'elle comporte deux yeux, un nez et une bouche, cernés par deux oreilles, on reconnaît la figure rationnelle à ce qu'elle comporte trois énoncés, dont le premier attribue (ou refuse) le majeur au moyen terme, le second le moyen terme au mineur et le troisième le majeur au mineur. Le moyen terme n'apparaît que dans les deux prémisses, d'abord sujet, puis attribut. On peut visualiser cela à l'aide de symboles, en représentant les trois termes par des lettres. Ces symboles ne peuvent cependant pas représenter n'importe quels termes indéterminément : *ils doivent indiquer l'ordre d'universalité entre les trois termes*, car c'est lui qui entraîne la validité de l'argument.

On comprendra à cela ce qui rend *impossible une logique purement formelle*. On ne peut juger de la validité d'un argument sur la seule disposition de ses termes, sans aucun égard à la matière de ces termes. Déjà, l'essence même d'un raisonnement commande que le contenu des propositions soit connu comme vrai : autrement, tout l'intérêt du raisonnement se perd ; aussi rigoureuse qu'on la voudra, la conclusion qui suit des propositions fausses ne peut s'arroger le titre de progrès rationnel. Comme le dit souvent Aristote : « Laisse-t-on passer une absurdité, toutes les autres suivent. » Ensuite, c'est le fait d'avoir affaire à des termes dont l'universalité présente un rapport très précis qui garantit la validité d'un argument, la nécessité de sa conséquence.

Les mêmes raisons obligent à user de mots pour argumenter, plutôt que de symboles vides. Argumenter, c'est penser. C'est juger qu'une notion convient à la représentation d'un sujet que nous cherchons à connaître. Or nous avons besoin de mots pour renvoyer aux choses moyennant des concepts que nous nous en sommes formés. Des symboles ne peuvent pas le faire. Étant des figures, ils représentent directement les choses. Ils permettent de les manipuler aveuglément, comme on pourrait transporter des choses avec une boîte sans savoir ce qu'il y a dedans ; ils permettent d'effectuer des calculs à propos des choses, de les disposer différemment au cours d'opérations diverses (additions, soustractions, etc.), mais pas de penser les choses et leurs essences. Ils s'égalent aux choses, mais ne s'y identifient pas.

Traditionnellement, pour représenter par des symboles la disposition des termes dans un argument, on attache la plus grande universalité à la lettre la plus proche du début de l'alphabet. La face normale d'un argument se présentera donc comme suit :

B – A

C – B

Donc, C – A

Chaque fois qu'on reconnaît cette disposition de termes, on est face à un argument, mais celui-ci ne sera valide que s'il satisfait au principe '*dici de omni vel de nullo*' énoncé plus haut. Il faudra pour cela une proposition majeure universelle, sans exception, soit 'Tout B est A' ou 'Aucun B n'est A', pour se conformer à la première partie du principe : « Un attribut qui convient universellement à un sujet ... ». Et une proposition mineure affirmative, soit 'Tout C est B' ou 'Quelque C est B', pour se conformer à la dernière du principe : « ... un second sujet auquel le premier sujet convient. »

On découvrira ainsi quatre modalités valides :

Tout B est A	Aucun B n'est A	Tout B est A	Aucun B n'est A
Tout C est B	Tout B est A	Quelque B est A	Quelque B est A
Tout C est A	Aucun C n'est A	Quelque C est A	Quelque C n'est pas A

Toutes les autres dispositions de propositions universelles ou particulières, affirmatives ou négatives, font défaut aux deux exigences du principe '*dici de omni vel de nullo*' : une majeure universelle et une mineure affirmative. On peut se rappeler ces quatre modalités en leur imposant un nom : on les appelle traditionnellement BARBARA, CELARENT, DARI et FERIO, où la première consonne donne leur ordre de noblesse : on en apprend plus sur un sujet dans une conclusion qui le concerne universellement et on préfère aussi apprendre ce qui le concerne plutôt que ce qui ne le concerne pas. Les voyelles indiquent quant à elles le caractère affirmatif ou négatif, et universel ou particulier des énoncés : 'a' et 'i', les deux premières voyelles du verbe latin '*affirmo*', indiquent des énoncés affirmatifs, respectivement universels et particuliers, tandis que 'e' et 'o', voyelles du verbe latin '*nego*', indiquent des énoncés négatifs, respectivement universels et particuliers.

On peut constater que le premier des arguments suggérés sur la question du mensonge n'est pas valide. Sa majeure, comme quoi « ce qui sauve une vie n'est pas mauvais » n'est pas universelle : il y a beaucoup de circonstances où ce qu'on ferait pour sauver une vie serait mauvais ; bousculer un homme pour sauver la vie d'une fourmi, par exemple...

2^e et 3^e figures : arguments imparfaits, i.e. obscurément valides

Un argument ne se montre toutefois pas toujours de pleine face. Comme une personne qui se présente de profil, il peut alors se trouver plus difficile à reconnaître dans sa validité. Par exemple, si on discute à savoir « si le bonheur est la richesse », quelqu'un peut proposer que « non, puisque la richesse n'est qu'un moyen ». Cet argument est très fort, mais son analyse découvre une disposition étonnante :

Toute richesse est un moyen
Le bonheur n'est pas un moyen
Le bonheur n'est pas la richesse

Plutôt que d'être une fois sujet et une fois attribut dans les prémisses, le moyen terme est attribut les deux fois. C'est qu'il est plus universel que le terme majeur ; normalement le terme plus universel, puisqu'il est plus connu et plus apte à faire connaître, prend la place de l'attribut, de la chose qui en fait connaître une autre.

D'autres fois, c'est l'inverse : on a affaire à un moyen terme moins universel même que le terme mineur. Il apparaît alors deux fois comme sujet. Par exemple, si l'on s'informe à savoir les philosophes sont des gens honnêtes, on peut répondre qu'en tout cas « certains le sont, puisque Socrate et Platon le sont ».

Socrate et Platon sont des gens honnêtes
Socrate et Platon sont des philosophes
Quelques philosophes sont des gens honnêtes

Le problème, quand le raisonnement se présente ainsi sous ses deux profils, c'est qu'il est plus difficile d'en apprécier la rigueur. Comme on doit, pour la reconnaître, amener une personne qui se présente de profil à se tourner de face, de même on doit tourner de face un pareil raisonnement pour en reconnaître la validité ou l'invalidité. C'est-à-dire, on doit en disposer les termes de façon que le moyen terme soit

une fois sujet et une fois attribut ; c'est seulement alors qu'on peut constater qu'on a ou non « un attribut qui convient universellement à un sujet qui lui-même convient à un autre sujet ».

Comment fait-on cela légitimement ? En convertissant la conséquence qui fait le nerf du raisonnement. Car toute conséquence se convertit nécessairement : si vraiment un antécédent entraîne un conséquent, l'absence du conséquent entraînera l'absence de l'antécédent. Dans un argument valide, l'antécédent, ce sont les prémisses ; et le conséquent, c'est la conclusion. La vérité des prémisses garantit la vérité de la conclusion. Alors si en supposant fausse la conclusion, on se trouve forcé de trouver fausse l'une des prémisses, on doit reconnaître la validité de l'argument initial. Ainsi, pour nos deux arguments qui se présentaient de profil :

Toute richesse est un moyen	Socrate et Platon sont des gens honnêtes
Aucun bonheur n'est un moyen	Socrate et Platon sont des philosophes
Aucun bonheur n'est la richesse	Quelques philosophes sont des gens honnêtes

Supposer leur conclusion fausse, c'est admettre que « quelque bonheur est la richesse » et que « aucun philosophe n'est honnête ». Pareilles prétentions, couplées avec l'une des prémisses dont on sait qu'elles sont vraies, forceront, dans un argument dont la validité sera facile à vérifier, c'est-à-dire sous la forme d'un BARBARA, d'un CELARENT, d'un DARII ou d'un FERIO, à contredire l'autre prémisses. C'est ainsi qu'on verra que les arguments de départ étaient bien valides. Ainsi :

Toute richesse est un moyen	Aucun philosophe n'est honnête
Quelque bonheur est la richesse	Socrate et Platon sont des philosophes
Quelque bonheur est un moyen	Socrate et Platon ne sont pas honnêtes

Sous ces profils – on dit traditionnellement : dans ces 2^e et 3^e figures du syllogisme – on a, comme dans la première et la plus normale figure, 16 différentes possibilités de combiner comme majeures et mineures des universelles et des particulières, des affirmatives et des négatives. En convertissant de cette façon chacune, on découvrira que la 2^e figure comporte quatre dispositions rigoureuses et la 3^e figure, six. On remarquera aussi que les quatre modalités valides de la 2^e figure comportent toutes une majeure universelle et une proposition négative ; et que les six modalités valides de la 3^e figure comportent toutes une proposition universelle et une majeure affirmative. On découvrira aussi une façon plus légère de manifester la validité de la plupart, comme généralement la seule obscurité est qu'une prémisses donne l'information inverse de celle requise : en 2^e figure, au lieu de savoir que le majeur convient au moyen, on sait que le moyen convient au majeur ; et en 3^e figure, au lieu de savoir que le moyen convient au mineur, on sait que le mineur convient au moyen. Mais l'information qu'on a ainsi implique le plus souvent immédiatement celle dont on a besoin, de sorte que pour avoir l'évidence que donne la 1^{ère} figure, on a seulement à convertir la proposition obscure, au lieu de convertir tout le raisonnement. Cela amènera à donner à chacune des modalités valides un nom qui rappelle la manière la plus économique de prouver sa validité : Cesare, Camestres, Baroco et Festino pour la 2^e figure et Darapti, Felapton, Bocardo, Disamis, Datisi et Ferison pour la 3^e, où 's', après la voyelle qui indique les qualités d'une proposition, signifie qu'on doit la convertir en la gardant dans la même universalité ; 'p' qu'on la convertit en la ramenant d'universelle à particulière ; 'm' qu'il faut user de la majeure comme d'une mineure et vice-versa, avec les accommodements que cela entraîne ; puis 'c' qu'il faut convertir tout le syllogisme.

VOIES

Le raisonnement conduit toujours à une nouvelle connaissance – un énoncé appelé *conclusion* – en la dégageant de connaissances antérieures – d'autres énoncés nommés *propositions*. La nature de la matière connue impose ensuite une direction à cette démarche de la raison, ainsi qu'une rigueur éventuellement limitée.

A. La voie déductive : syllogisme et enthymème

a) Le syllogisme

La voie la plus proprement rationnelle, comme notre mode naturel de connaître nous impose de procéder du confus au distinct, est de procéder d'énoncés plus universels pour les appliquer à une connaissance plus particulière. C'est ce qui s'appelle déduire ; la déduction mérite le plus proprement le nom de *syllogisme* et possède toute la rigueur que nous avons observée plus haut, à condition bien sûr de concerner des sujets qui se prêtent à une connaissance parfaitement universelle.

b) L'enthymème

Mais notre curiosité est loin de se limiter à des sujets aussi parfaitement connaissables. Les besoins de notre action nous obligent au contraire à porter notre attention à des sujets contingents dont tout ce que nous en connaissons comporte des exceptions. De sorte qu'argumenter à leur sujet donnera des conclusions d'une certaine vraisemblance, mais non parfaitement rigoureuses. Dès que l'un des termes concernés dans un argument est singulier, on a ainsi affaire à des 'syllogismes' ainsi affaiblis, qu'on appelle plus précisément *enthymèmes*. Faute de parfaite universalité dans les prémisses, les enthymèmes ont une forme nécessairement invalide. Ils servent d'indices plutôt que de preuves rigoureuses. Ils engendrent le soupçon, plutôt que la conviction. Jocelyne, par exemple, se soupçonnera enceinte, lorsqu'elle sentira des nausées.

Une femme enceinte a des nausées
Jocelyne a des nausées
Donc Jocelyne est enceinte

Pareil enthymème décline d'un raisonnement. Il n'en est qu'un homonyme, comme un marteau en caoutchouc n'est qu'un homonyme d'un véritable marteau. Mais *il ne constitue pas pour autant une fraude*. L'intelligence moderne et contemporaine a une soif si démesurée de certitude qu'elle voudrait s'en tenir aux démonstrations, aux arguments inaptes à l'erreur. Mais notre intelligence a besoin de tout ce qui peut jeter une étincelle de lumière, une intuition sur les problèmes intellectuels qu'elle affronte ; boudier les arguments fragiles équivaut à « faire le vœu de pauvreté en matière intellectuelle » (Husserl, en réfléchissant sur les *Méditations métaphysiques* de Descartes). Tout de même, notre intelligence a aussi besoin de rester consciente du degré de certitude ou d'incertitude lié aux instruments qu'elle utilise. De même, en marchant, on préfère progresser sur du plat et du ferme ; mais les destinations auxquelles on doit se rendre nous obligent parfois à nous risquer sur un terrain accidenté, glissant, mou, aqueux. Il ne faut pas d'office refuser de s'y engager, mais rester conscient de la nature du terrain qu'on emprunte, et des dangers de chute qu'on y court.

Quand l'enthymème procède d'énoncés très proches de la nature des singuliers concernés, il peut revêtir assez de fermeté pour clore la discussion : c'est alors un *tekmêrion*. Quand bien sûr il respecte les règles formelles. Par exemple : "André est malade, puisqu'il fait de la fièvre." — "Elle est enceinte, puisqu'elle a des hormones de grossesse."

Tout fiévreux est malade	Toute femme ayant des hormones de grossesse est enceinte
André est fiévreux	Elle a des hormones de grossesse
Donc André est malade	Donc elle est enceinte

Car si, avec de telles propositions vraiment universelles, on ne respecte pas les règles formelles, on reste avec un simple enthymème. Par exemple : « François n'est pas malade, puisqu'il ne fait pas de fièvre. »

Tout fiévreux est malade
François n'est pas fiévreux
Donc François n'est pas malade

En première figure, on l'a vu, la mineure doit être affirmative.

B. La voie inductive : induction et exemple

a) Induction

On connaît du confus au distinct, de l'universel au particulier. Mais avant, on atteint à l'universel en partant de l'observation sensible, qui ne porte que sur des sujets singuliers. Il nous faut donc dans un premier temps grimper du singulier à l'universel, accumuler des cas jusqu'à ce que la ressemblance se dégage. Cette voie rationnelle qui conduit à l'universel se nomme *induction*. Comme pour le cas de l'enthymème, sa forme ne satisfait pas à toutes les exigences syllogistiques. Mais elle comporte souvent une grande certitude, dans la mesure où assez de cas sont observés pour équivaloir à tous les cas. Le nombre varie bien sûr selon la solidité de la matière concernée : moins de cas sont requis en mathématique qu'à propos des choses naturelles ; dans le domaine des actions humaines, par ailleurs, tant de cas sont requis qu'on ne parvient jamais vraiment à une certitude totale.

Cette figure à trois angles, et celle-ci, et celle-ci a trois côtés

Cette figure à trois angles, et celle-ci, et celle-ci sont [tous] les triangles

Donc Tous les triangles ont trois côtés

La vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût ont besoin d'un organe particulier

La vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût sont [tous] les sens externes

Donc Tous les sens externes ont besoin d'un organe particulier

Tel adolescent laissé à lui-même sur internet, et tel autre, et tant d'autres aboutissent à des sites pornographiques

Tel adolescent laissé à lui-même sur internet, et tel autre, et tant d'autres sont [tous !!!] les adolescents

Donc Tous les adolescents laissés à eux-mêmes sur internet aboutissent à des sites pornographiques

b) Exemple

Si la matière de l'énumération est si contingente qu'elle ne se prête pas à une véritable universalité, la conclusion ne sera jamais proprement universelle. Elle obtiendra une majorité plus ou moins constante. Sa ressemblance avec un véritable énoncé universel la fera appeler *vraisemblable*, à partir de quoi on pourra former des enthymèmes. L'argument qui s'y fonde, plutôt qu'*induction*, s'appellera *exemple*, d'un mot latin qui signifie 'échantillon'. On peut ainsi développer l'impression que "Les philosophes sont honnêtes, puisque Socrate et Platon l'étaient."

Socrate et Platon sont honnêtes

Socrate et Platon sont des philosophes

Les philosophes sont honnêtes

Joli, droit, viril prennent un 'e' au féminin

Joli, droit, viril sont des adjectifs

Les adjectifs prennent un 'e' au féminin

STRATEGIES

A. Objection et réfutation ; réduction à l'absurde

Grossièrement, on peut considérer comme les différentes espèces de raisonnement le syllogisme, l'enthymème, l'induction et l'exemple, bien que les trois derniers en soient plutôt des homonymes. Certaines appellations donnent aussi l'impression de qualifier des espèces de raisonnements, mais elles nomment en fait des *stratégies de raisonnement*. Les procédés visés ne diffèrent pas du tout de ceux qu'on vient de décrire ; ils présentent simplement une relation spéciale entretenue avec d'autres raisonnements qu'ils confirment ou attaquent de diverses façons.

Dans une discussion, l'argument suivant a normalement rapport à l'argument précédent, dont il constitue une *confirmation* ou, plus souvent et spontanément, une *attaque*. S'il s'agit d'une attaque, celle-ci peut viser à *détruire l'une des propositions* de cet argument – c'est alors une *objection* – ou *sa conclusion* – c'est alors une *réfutation* –. On effectue cette destruction soit directement, en concluant l'opposée (de préférence la contradictoire) de la proposition ou de la conclusion ; soit indirectement, en adoptant la proposition ou conclusion visée et en lui en adjoignant une autre, plus sûre, qui oblige à conclure une absurdité : l'objection ou la réfutation est alors une *réduction à l'absurde*.

Directes ou indirectes, objections et réfutations obligent à renoncer à la proposition ou conclusion ainsi détruites.

L'argument indirect (la réduction à l'absurde) revient toujours à la conversion d'un argument direct fait avec la même matière : la position adverse qu'on adopte *fictivement* comme prémisses se trouve la contradictoire de la conclusion à laquelle on arriverait en argumentant directement ; et la conclusion *absurde* à laquelle on aboutit est toujours la contradictoire d'une prémisses qu'on utiliserait en argumentant directement. Par exemple, dans le texte qui suit, on a une réduction à l'absurde qu'on convertit en une objection directe : il y s'agit de s'objecter à la prémisses "la colère est une passion particulière" :

<i>réduction à l'absurde</i>	convertie en	<i>objection directe</i>
La colère est une passion particulière		Aucune passion générale n'est une passion particulière
La colère est une passion générale		La colère est une passion particulière
Quelque passion générale est une passion particulière		La colère n'est pas une passion générale

On voit donc que, toujours, on peut donner à une réduction à l'absurde la présentation d'une argumentation directe et vice-versa. L'une est toujours la conversion de l'autre.

B. *Syllogisme hypothétique*

On utilise d'autres stratégies *pour déplacer la discussion de problèmes* qu'on n'est pas équipé pour discuter directement ; on leur substitue des problèmes connexes pour lesquels on est mieux équipé. Pour ce faire, on se sert d'énoncés composés (conditionnels, disjonctifs, etc.) par lesquels on obtient de son interlocuteur la permission de considérer le problème vers lequel on déplace la discussion comme équivalent au problème original, de sorte que résoudre le problème de substitution sera considéré comme avoir résolu le problème original.

On nommera ces stratégies par une référence à la nature de la composition des énoncés moyennant lesquels on obtient cette permission. Le raisonnement direct, celui qui ne s'insère pas dans une telle stratégie, prend par contraste le nom de *syllogisme catégorique* – c'est-à-dire purement attributif –, tandis qu'on appellera *conditionnel*, *disjonctif*, *par l'impossible*, etc., et d'une façon générale *hypothétique* le raisonnement inséré dans une stratégie de substitution de problème.

Voici, par exemple, un problème difficile à argumenter directement : "L'âme humaine est-elle immortelle ?" Quelqu'un peut, *moyennant un énoncé conditionnel*, suggérer de déplacer la discussion, comme suit : "Si l'âme humaine n'est pas matérielle, alors elle est immortelle." Si l'on admet cette conséquence comme vraie et immédiatement évidente, on peut ensuite s'appliquer à résoudre le nouveau problème, en prouvant que de fait "L'âme humaine n'est pas matérielle", et cela reviendra à résoudre le problème initial du même coup, à prouver indirectement que "L'âme humaine est immortelle". On recourra par exemple à la simplicité, à l'absence de parties, comme à un moyen terme et on syllogisera comme suit :

Tout ce qui est matériel comporte des parties
L'âme humaine ne comporte pas de parties
Donc l'âme humaine n'est pas matérielle

Grâce à ce raisonnement, on prouve que "L'âme humaine n'est pas matérielle" et on peut inférer immédiatement de là la solution du problème initial, que "L'âme humaine est immortelle". En insérant le raisonnement dans la stratégie, on peut visualiser l'ensemble du syllogisme conditionnel comme suit :

Si l'âme humaine n'est pas matérielle, *alors* elle est immortelle
Or l'âme humaine n'est pas matérielle

Preuve syllogistique :

Tout ce qui est matériel comporte des parties
L'âme humaine ne comporte pas de parties
Donc l'âme humaine n'est pas matérielle

Puisque l'âme humaine n'est pas matérielle, *donc* l'âme humaine est immortelle

On appelle cette disposition la *première figure* du raisonnement conditionnel, car il y a une autre disposition qu'il peut valablement prendre, du fait que toute conséquence se convertit. Plutôt que de déplacer le problème vers l'un de ses antécédents, *on peut le déplacer vers l'un de ses conséquents*, avec l'idée qu'en prouvant la fausseté du conséquent, cela reviendra à avoir prouvé la fausseté du problème. Par exemple : « Si l'âme humaine n'est pas immortelle, l'homme n'a pas d'intelligence. » Il s'agit alors de réfuter avec un syllogisme catégorique ce conséquent, par exemple comme suit :

Tout être qui peut définir et argumenter a une intelligence
L'homme peut définir et argumenter
Donc l'homme a une intelligence

En insérant ce raisonnement dans la stratégie, on peut visualiser comme suit la *deuxième figure* conditionnelle :

Si l'âme humaine n'est pas immortelle, alors l'homme n'a pas d'intelligence spirituelle
Mais l'homme a une intelligence
Preuve syllogistique :
Tout être qui peut définir et argumenter a une intelligence spirituelle
L'homme peut définir et argumenter
Donc l'homme a une intelligence spirituelle
Puisque l'homme a une intelligence spirituelle, donc l'âme humaine est immortelle

La construction du *syllogisme disjonctif* a quelque chose de semblable. Le déplacement du problème a lieu au moyen de la proposition disjonctive ; la quasi-mineure affirme ou nie l'une des parties — disjonctions — de cette proposition, et fait l'objet d'une preuve moyennant un syllogisme catégorique ; enfin, comme quasi-conclusion, respectivement, on nie ou affirme l'autre. Par exemple : « Ou il a été opéré, ou il est mort ; or il n'est pas mort (ce qu'on prouve moyennant quelque argument distinct), donc il a été opéré. » Encore là, que la mineure affirme ou nie l'une des parties produit deux figures, et que les parties originales soient affirmatives ou négatives entraîne la possibilité d'une variété de modes de ces figures.

ÉVIDENCE ET ENDOXE

Revenons au syllogisme au sens le plus strict, au raisonnement à son meilleur, dans toute sa rigueur. Cherchant à connaître, nous enracinons toujours ce que nous apprenons en une connaissance antérieure. Dans la meilleure possible, la plus assurément vraie, la plus évidente.

A. La démonstration

Notre préférence ultime, face à un problème, est d'en chercher la solution dans des énoncés évidents, vrais, certains, nécessaires. Le raisonnement construit avec pareilles prémisses produit la science.

Ainsi, avec comme problème : « La somme des angles intérieurs du triangle est-elle égale à celle de deux angles droits ? », nous cherchons, parmi les connaissances que nous possédons déjà sur le triangle et les angles droits, ce qui permettrait d'en juger. Nous disposons en cette matière de beaucoup d'énoncés vrais, certains et nécessaires.

Quelques-uns sont immédiats :

Le triangle est la figure formée par la rencontre de trois droites ;
L'angle droit est l'angle formé par la rencontre de deux droites perpendiculaires ;
Entre deux points quelconques, il y a toujours une droite, et une seule ;
Par n'importe quel point extérieur à une droite, il passe une droite parallèle à cette droite ;
N'importe quelle droite peut se prolonger par n'importe laquelle de ses extrémités.

D'autres sont médiats, déjà démontrés, c'est-à-dire rattachés rigoureusement à de ces énoncés immédiats :

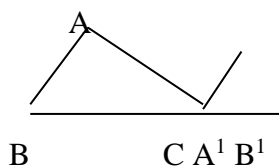
Les sommes de quantités égales sont égales ;
La somme des angles du même côté d'une droite est égale à celle de deux angles droits ;
Les angles alternes-internes formés par une droite sur deux parallèles sont égaux ;

L'angle externe et l'angle interne opposé du même côté sont égaux, d'angles formés par une droite sur deux droites parallèles.

De toutes ces connaissances évidentes, nécessaires, absolument sûres, on peut tirer le raisonnement suivant, en solution à notre problème :

La somme des angles du même côté d'une droite est égale à celle de deux angles droits
 La somme des angles intérieurs d'un triangle est égale à celle des angles du même côté d'une droite
 La somme des angles intérieurs d'un triangle est égale à celle de deux angles droits

On peut enracciner la mineure de cette démonstration dans les énoncés déjà connus cités plus haut :



B et B¹, angles opposés égaux

A et A¹, angles alternes-internes égaux

B. L'épichérème

On ne dispose *pas toujours*, on dispose même *rarement* de connaissances antérieures qui permettent ainsi d'apprendre une nouvelle connaissance en sachant qu'elle est *vraie, certaine* et qu'*il n'en peut aller autrement*. La plupart de nos connaissances reposent plutôt sur la confiance que nous avons spontanément en ceux qui nous les ont transmises.

De fait, que pensez-vous savoir, dont vous soyez certains :

que la terre n'est pas un disque plat ? mais plus ou moins une boule ?
 que nous sommes faits de cellules ?
 qu'il y a évolution entre les espèces de vivants ?
 que des parallèles ne peuvent se rencontrer ?
 que la somme des angles intérieurs d'un triangle est égale à celle de deux angles droits ?

De fait, toutes ces choses, vous les savez *par confiance* aux gens qui vous les ont dites, ou montrées sur des photos, mais vous n'en avez à proprement parler ni démonstration, ni observation directe.

De même, chaque fois que vous vous affrontez à un problème, à une question et que vous en discutez pour savoir ce qu'il y a de mieux à en penser, ce n'est pas spontanément à des connaissances antérieures évidentes que vous faites appel.

À défaut d'évidences, on recourt à des *endoxes*.

a) L'endoxe, la photo rationnelle

Ἐνδόξα τὰ δοκοῦντα πᾶσιν ἢ τοῖς πλείστοις ἢ τοῖς σοφοῖς, καὶ τούτοις ἢ πᾶσιν ἢ τοῖς πλείστοις ἢ τοῖς μάλιστα γνωρίμοις καὶ ἐνδόξοις. — Est endoxal ce à quoi tous s'attendent, ou la plupart, ou les sages, et, parmi eux, tous, ou la plupart, ou les plus connus et endoxaux. (*Topiques*, I, 1, 100b21)

Nous connaissons à la suite d'une démarche qui commence dans l'ignorance pure : *tabula rasa*, on ne sait qu'en apprenant. Et cet apprentissage procède rigoureusement du connu à l'inconnu.

Le principe ultime de cette démarche est dans la perception sensible, car on ne peut ni remonter indéfiniment, ni commencer dans un « big bang » cognitif ! C'est la digestion de l'observation sensible par les sens internes qui rend possible l'abstraction de notions universelles et de jugements universels.

Nos jugements universels préférés sont les *évidents*, vrais, certains, nécessaires, issus d'inductions parfaites, en s'appuyant sur lesquels il soit possible de construire des *démonstrations*. Mais nous devons le plus souvent recourir aux substituts disponibles : les *endoxes*.

La nature est bien faite, elle agence des moyens proportionnés aux fins qu'elle poursuit. Ainsi, comme les autres organes, la raison est bien faite pour atteindre sa fin, qui est la vérité, une représentation des choses réelles qui leur soit adéquate. Aussi, parmi les représentations qui lui sont plus naturelles on trouve plus normalement la vérité que la fausseté.

Mais quelles représentations sont plus naturelles, quelles moins ? Le signe de la nature et de l'inclination naturelle, c'est *la constance*, la répétition. On peut voir que la raison est naturellement inclinée à admettre certains énoncés au fait qu'elle les admet toujours, ou presque toujours. Voilà les *endoxes*.

Ils constituent les ressemblances que la raison est naturellement amenée à discerner et les généralisations qu'elle fait spontanément, devant les observations normalement disponibles. À moins d'empêchements (coutume, imagination, passion), ils devraient être vrais ; ils sont donc *probables* (approuvables, plausibles, légitimes) ; *endoxaux*, c'est-à-dire attendus, en opposition aux *paradoxes*, l'*inat-tendu* en matière de pensée.

b) Le dialogue

Toute recherche intellectuelle, du fait de procéder d'endoxes, a un caractère essentiellement dialogique. Dialogue (de *λόγος*, *parole* — quand on parle, comme quand on compte, on *prend et met ensemble* des choses), c'est-à-dire, des paroles : la recherche fondée sur des endoxes est plus une question de *mots* et de *paroles* — signes des concepts — que de *choses*, puisque issue d'idées déjà dans la raison, et déjà nommées et énoncées, plus que d'évidences sur les choses. C'est que l'endoxe, n'étant pas évident, a besoin d'une permission pour être utilisé comme prémisse ; il a besoin qu'on constate qu'il est de fait endoxal, reçu de tous et donc admissible sans discussion.

1. Ordre dialogique fondamental

1° un problème, qui est une question de départ : *le problème initial*.

2° une réponse, qui est une position prise sous bénéfice d'examen : *la position initiale*.

3° des propositions endoxales suggérée pour en juger, qui implique *demandes d'accord*, d'où leur nom : *des demandes*.

4° des réponses, qui portent *un jugement sur l'endoxalité* des propositions suggérées : *des réponses*.

5° une conclusion, qui implique *un jugement sur l'endoxalité de la position*, qui soit une solution au problème : *la solution*.

2. Deux fonctions irréductibles : demandeur et répondeur

α) Deux actes :

1. Formuler, suggérer les problèmes et les propositions
2. Apprécier le caractère endoxal, approuvable, légitime comme point de départ

β) Deux aptitudes :

1. Imagination, mémoire, vivacité
2. Discernement, expérience, sens commun

On voit donc plus naturellement intervenir deux personnes, *un dialogue*, avec un talent de base, une *dialectique*, c'est-à-dire une *habileté au dialogue*.

c) L'attaque

L'endoxe est *faillible*, donc *nécessairement conflictuel*, source de conclusions opposées. Face à tout problème, il y a des endoxes auxquels on peut recourir pour le solutionner affirmativement, et d'autres, pour le solutionner négativement. Pour cela, toute recherche intellectuelle a un caractère essentiellement agressif.

Le but immédiat des interlocuteurs : *l'attaque* (voir *Topiques*, VIII, 4).

1° Le demandeur : suggérer les endoxes *les plus dommageables* pour la position initiale ;

2° Le répondeur : *garantir le dommage* fait à la position.

La dialectique est fondamentalement *probatoire*. Elle investigate une position, et toujours il est bien plus facile et efficace d'examiner *en cherchant à détruire* qu'en observant gentiment, parce que, de toute façon, il est plus facile de détruire que de construire. C'est pourquoi, *l'œuvre commune* des interlocuteurs, c'est de construire l'attaque la plus destructive possible de la position. D'où, même,

l'argument dialectique s'appelle une *attaque*, un *ἐπιχειρήμα*, l'acte d'*en venir aux mains*. Son attaque est de préférence une *réfutation directe*, mais le plus souvent une *réduction*.

d) Les lieux dialectiques

1. La nature du lieu

L'opération du dialecticien, c'est-à-dire de l'intelligence à la recherche d'une solution pour un problème intellectuel, c'est l'élaboration d'arguments, d'attaques contre une position initiale conjecturée comme solution pour ce problème. En conséquence, *la préoccupation principale d'une méthode dialectique, c'est de rendre apte à abonder en arguments*. Que faut-il savoir pour produire à volonté des arguments, des attaques ? Une façon imagée de le dire, c'est qu'il faut savoir où se cachent les arguments, *quel est leur habitat*, où ils habitent, où ils trouvent le nécessaire à leur nature, à leur vie. Ou, pour parler militairement, *d'où faut-il attaquer* chaque position ? Aussi notre intérêt de base devient-il : quels sont les lieux d'argumentation ?

Les logiciens ne définissent pas le lieu d'argumentation, ils ne nous disent pas ce qu'il est. Ils se contentent de nous dire son utilité : il permet de se munir d'arguments abondants en toute discussion, de trouver facilement tous les arguments possibles pour la discussion d'un problème donné ; et de donner des trucs pour le reconnaître. Même Aristote ne pousse pas plus loin la définition ; il en donne l'utilité, disant qu'ils permettent de trouver en abondance les arguments, et spécialement les plus agressifs.

Le critère de sélection des endoxes les plus agressifs en face d'une position. — Τρόπος τῆς ἐκλογῆς¹ τῶν ἐνδόξων² τῶν ἐπιχειρητικότητων³ πρὸς τὸν λόγον⁴.

Ce nom de *lieu* est extrêmement bien choisi pour faire pressentir ses propriétés, car le lieu physique, auquel on compare le lieu dialectique, est lui-même d'abord : 1^o ce qui *contient* autre chose ; 2^o *indépendant* de ce qu'il contient, et donc apte à contenir successivement différentes choses ; 3^o doué de qualités qui rendent possible et *facilitent l'existence* de ce qu'il contient.

α) Un critère d'inférence : la reconnaissance du *dici de omni*

Un lieu consistera à percevoir, assez clairement pour la reconnaître, une situation logique où existe, entre deux extrêmes à lier ou à diviser, un moyen terme qui y oblige. (*La dialectique aristotélicienne*, 266)

β) Le fondement de l'inférence

En s'appuyant sur des endoxes, plutôt que sur des évidences, on est contraint de chercher le fondement de l'inférence *dans le type de rapport que l'on admet entre attributs et sujets des prémisses*, plutôt que dans l'évidence d'une connaissance procurée par les attributs sur les sujets.

γ) Une affinité d'attribution

Le lieu est une affinité ou répugnance d'attribution perçue grâce à une expérience naturelle des relations logiques.

¹*Rhét.*, II, 22, 1396b19.

²*Top.*, I, 1, 100a20.

³Voir *Mém.*, 2, 451a19, l'usage d'un adjectif similaire : *ἐπιχειρηματικός* ; voir aussi *Top.*, VIII, 3, 158b8ss., où, en correspondance, sont énumérées les positions *δυσεπιχειρητότατοι*, *les plus difficiles à attaquer*.

⁴Voir *Top.*, VIII, 6, 159b39.

L'expérience logique commune implique ces étapes :

- * Conscience d'appréhender vs conscience d'énoncer : 'Jean', 'homme', 'blanc' vs 'Jean est homme, blanc'
- * Conscience d'universaliser : 'Jean', 'Pierre', 'Fido' vs 'homme', 'chien', 'couleur'
- * Conscience d'universaliser de façons différentes : essence vs accident, complet vs partiel
- * Conscience d'affinités et de répugnances entre types de concepts

Voilà le critère naturel grâce auquel le dialecticien découvre et sélectionne ses arguments : l'expérience commune des sympathies et des antipathies naturelles entre les diverses formes de concepts par lesquels on se représente les choses. (*La dialectique aristotélicienne*, 274)

2. Complément théorique : les présentations du lieu

Le lieu est *quelque chose de naturel*, à la base. Il n'est pas une invention technique qui puisse prendre différentes formes. Alors, on sait ce qu'il est ou on se trompe au sujet de sa nature, mais il n'y en a pas différentes définitions strictes convenables au gré de logiciens inventeurs. Mais il y a différentes façons, ou différents *angles* sous lesquels les présenter. La plupart des logiciens préfèrent, ou se contentent, ou ne sont capables que de l'une ou l'autre présentation. Cicéron et Quintilien, par exemple, se limitent à donner ce qu'on va présenter comme la *différence* du lieu, et des *exemples* de son usage, ce qui en constitue une présentation très approximative. Aristote, quant à lui, donne ordinairement la différence et la *maxime*, présentation la plus exacte, mais tout aussi bien des exemples et le *précepte* du lieu. C'est bien le signe que tout cela regarde au fond une seule et même réalité.

α) La différence (ou le genre de lieu)

On se limite souvent à nommer le *type* de relations logiques, le type de corrélatifs logiques qu'ils mettent en cause. On donne alors le *genre* du lieu, plutôt que le lieu lui-même, ou sa *différence* d'avec les autres lieux. V.g. le lieu *de la définition*.

β) La maxime

On peut plus précisément énoncer *la relation même concernée entre ces corrélatifs*, et la *conséquence impliquée* quant à la relation de l'un d'eux avec un autre terme. On donne alors précisément le lieu comme tel. C'en est la présentation la plus précise, la plus scientifique. V.g. *tout est tel, dont la définition l'est ; tout terme reçoit légitimement l'attribution des attributs de sa définition*.

γ) Le précepte

On peut encore guider dans son usage, donner son mode d'emploi. Le lieu revêt alors la forme d'une règle à suivre. V.g. vérifier si le majeur en question s'attribue endoxalement au genre du mineur ; si oui, conclure qu'il s'attribue aussi au mineur.

δ) L'exemple

Enfin, il est possible d'exemplifier cet usage du lieu. On donnera le cas d'un emploi du lieu avec des termes donnés, de manière à rendre plus facile de faire la même chose quand d'autres termes se présentent avec la même relation. V.g. Illustration d'un lieu des contraires, que *les contraires ont des attributs contraires* : Pour conclure que la patience est une vertu, on peut s'appuyer sur le fait que l'impatience est un vice.